

CHAPITRE VIII

Du château de Beaufort à la Grande Chartreuse

C'était mon premier contact avec des moniales. D'abord je les trouvai belles. La guimpe, ce torchon blanc qui leur entourait le visage, ne laissait pas voir les rides et le double menton, elles étaient sans âge, leurs yeux, quand ils n'étaient pas baissés, avaient des teintes de perles noires ou bleues. Ayant vécu au milieu de femmes qui se jalousaient et s'entre-déchiraient, particulièrement à la Maison de la presse à Angers, c'était pour moi une véritable preuve de l'existence de Dieu que des femmes puissent vivre ainsi en paix, amicalement, dans un espace aussi réduit, à longueur de vie.

Dans les jours qui suivirent mon arrivée, j'eus la chance d'assister à la « consécration d'une vierge ». La cérémonie m'apparut délicieusement ambiguë. Les cheveux coupés, le long voile blanc sur un visage d'ange, l'anneau que l'évêque lui glisse au doigt, *Sponsa Christi*, elle devenait « épouse du Christ ». Cela me semblait incroyable, fou, malsain. Pour qui se prend-elle ? « Épouse du Christ » ! Et pourtant je ne pouvais nier la réalité, j'avais devant moi la plus belle

épousée, la plus rayonnante que j'aie jamais vue, c'était bien un jour de noces. À cet instant, ce sont les mariages auxquels j'avais assisté qui me semblaient ridicules. Je n'avais jamais vu un tel amour, une telle joie de se donner corps et âme pour toujours à son bien-aimé. Malgré mes réticences, j'étais bien obligé de reconnaître qu'un phantasme ne pourrait pas susciter une telle passion, ni surtout une telle fidélité, car cet amour la femme épousée avait à le vivre au quotidien, un quotidien austère, fait de discipline et de détails. Les noces ne faisaient que commencer. Il faudra bientôt nettoyer les planchers, cultiver la terre, cirer les bottes de l'Époux plus souvent que contempler Son visage.

Je lus alors dans les écrits de Béatrice de Nazareth :

« C'est une vie de grands labeurs que celle-ci où l'âme repousse toute consolation et n'admet nulle trêve en sa recherche. L'amour l'a appelée et conduite, lui a montré ses voies qu'elle a tenues fidèlement en de lourdes peines, en de pesants travaux, avec ardente langueur et puissants désirs, grande patience et grande impatience, dans les douceurs et les douleurs et maintes meurtrissures, dans la quête et la prière, dans la disette et la possession, dans la montée et le suspens et la poursuite et l'étreinte, dans le besoin et l'inquiétude, dans l'angoisse et le souci, dans la fièvre mortelle, dans la foi pure et dans le doute aussi bien souvent.

» Joie ou douleur, elle est prête à tout porter ; morte ou vive, elle veut se livrer à l'amour, elle endure en son cœur d'immenses souffrances et c'est pour l'amour seul qu'elle veut gagner la Terre promise. Lorsqu'elle s'est bien éprouvée en tout ceci, la gloire est son unique refuge, car telle est par-dessus tout l'œuvre de

l'amour : il veut l'union la plus étroite et l'état le plus haut, où l'âme se livre à l'union la plus intime. »

La Bien-Aimée ne cesse donc point de chercher l'amour, elle voudrait le connaître et en jouir toujours, mais c'est chose qui ne peut être en cet exil : elle veut donc migrer vers ce pays où elle a fondé sa demeure et fixé son cœur, où déjà elle repose avec l'amour, car elle le sait bien, c'est là que tout obstacle cessera et que l'Aimé tendrement l'embrassera. Elle y contempera passionnément ce qu'elle a si tendrement aimé ; elle possédera pour son salut éternel celui qu'elle a si fidèlement servi ; elle jouira en toute plénitude de celui que par l'amour elle a si souvent embrassé dans son âme.

Ainsi elle entrera dans la joie de Son Seigneur, comme le dit saint Augustin :

« *Qui in te intrat, intrat in gaudium Domini sui...*, Celui qui entre en vous entre dans la joie de son Seigneur et n'aura plus de crainte, mais sera bienheureux dans le Bien souverain. »

Ce langage « nuptial » me gênait un peu, étant plus familier avec la « mystique de l'essence » de Maître Eckhart. Pourtant j'allais découvrir tout ce que Maître Eckhart devait à la fréquentation des béguines et des moniales. Il avait eu à traduire dans un langage plus métaphysique ce que ces femmes avaient vécu et exprimaient en termes psychologiques. Après tout, les métaphores de l'étreinte avec son désir, ses jouissances, valent bien les métaphores de la raison avec sa quête et ses substances. Comme le disait Thérèse, en « septième demeure », c'est le « merveilleux silence ».

La mère prieure, « dans le monde », avait été une artiste. L'affinement de sa sensibilité par les ascèses du

cloître l'avait rendue voyante, elle me devinait de loin, je n'avais pas le temps d'ouvrir la bouche elle avait déjà répondu à mes questions, non pas tant par des mots que par un certain regard, et je m'émerveillais que dans la proximité de Dieu la femme devienne tellement femme, sans cesser d'être vierge, sans oublier d'être mère.

Les moniales ne volaient pas seulement dans les hauteurs, leur affection se manifestait dans la concrétude de ces repas que je prenais seul dans une cellule à l'écart, les pâtes et le fromage étaient toujours accompagnés d'une ou trois fleurs qui tenaient conversation à mon âme et me rappelaient la tendresse de mes sœurs. J'étais touché aussi par leur discrétion, le respect de mon cheminement — on ne force pas l'Amour, être appelé par le Christ c'est être appelé à la liberté. Un jour la mère prieure me fit passer un billet où était écrit un poème d'Hadewijch d'Anvers :

*« Que Dieu soit avec vous et vous donne
Vraie connaissance des mœurs de l'Amour !
Qu'il vous fasse éprouver ce que signifie
la parole de l'Épouse du Cantique :
"Je suis à mon Bien-Aimé et il est à moi."
Qui céderait comme il sied à l'Amour
ferait de l'Amour parfaite conquête.
J'espère que ceci vous adviendra,
et bien que le temps nous dure,
remercions de toutes choses l'Amour !
Qui veut goûter cet amour véritable
dans la quête ou la découverte
ne doit suivre ni voie ni sentier.*